

La première phrase du *Sel sur la plaie* dresse tout le projet identitaire du roman : « Tu te connais, Crouzon ? » Chassé de Paris à la suite d'une calomnie, Crouzon fera sienne la recommandation de son ami Boutin, dont l'avis est toujours averti : « [P]our plaire il faut d'abord s'aimer ». Voilà habilement décrite en deux mots la psychologie du héros, et elle indique dans quel sens celui-ci devra s'orienter pour apprendre à devenir un homme : d'abord se conquérir soi-même. Mais se conquérir, c'est aussi savoir agir ; plus précisément, c'est apprendre à se connaître à travers l'action. Parti se fuir en province, Crouzon y fera fortune dans la publicité et l'imprimerie, puis reviendra triomphant à Paris.

Mais ce roman de l'énergie est surtout le roman de l'orgueil. Si Crouzon trouve la force nécessaire pour réussir, c'est parce qu'il n'oublie jamais l'injustice qu'il a subie et qui l'a fait partir de Paris. Et s'il a des moments de lassitude, il lui suffit de se rappeler ce passé pour retrouver sa détermination. À plus petite échelle, c'est le roman de la revanche, comme *Le comte de Monte Cristo* d'Alexandre Dumas est celui de la vengeance.

Ce mélange d'orgueil et d'énergie caractérise aussi

Roger Dannery dans *La chasse du matin*. Comme le dit celui-ci : « Mourir ou réussir ». Jean Prévost situe l'intrigue vers 1932, donc au moment où se termine le roman précédent. Dannery et ses amis, qui sont d'une génération plus jeune que celle à laquelle Crouzon appartient, ont le malheur d'avoir vingt ans en 1932, dans un contexte économique qui ne leur laisse aucune place. « Nous sommes la génération de la poisse », constate amèrement un ami de Dannery. Mais Crouzon, ayant décidé de fonder un journal de gauche, recrute Dannery et ses amis. En février 1934, durant les émeutes antiparlementaires organisées par des groupes de droite, dans la suite de l'affaire Stavisky, Crouzon est assassiné pour avoir publié un article trop provocateur. La mort de Crouzon survient le lendemain du double mariage de Dannery et de son ami Guitton. De manière symbolique, elle marque pour ceux-ci la fin des ambitions, l'acceptation de la perte des espérances et l'installation dans l'âge mûr. Dannery et Guitton se rangent, achètent en commun une maison en banlieue où, avec leurs femmes, ils pourront élever sagement les enfants qu'elles attendent. ➤



Sous la dir. de Jean-Pierre Longre et William Marx
**JEAN PRÉVOST
AUX AVANT-POSTES**
Les Impressions nouvelles,
Bruxelles, 2006, 143 p.

Les textes qui composent *Jean Prévost aux avant-postes* sont issus d'un colloque qui s'est tenu à l'Université Jean-Moulin (Lyon 3) en décembre 2004. Ce colloque, organisé par des membres du Centre de recherche en littérature Jean Prévost (à Lyon 3), a été l'occasion de commémorer le soixantième anniversaire de la disparition de l'écrivain. L'ouvrage est divisé en deux grandes sections : « Aux avant-postes de l'histoire » et « Aux avant-postes de la littérature », sections après lesquelles s'ajoutent quelques témoignages de membres de la famille.

Dans la première partie, Roland Bechmann et Gilles Vergnon traitent de l'écrivain résistant. Alors que Bechmann, qui a personnellement connu Prévost, livre essentiellement un témoignage, Vergnon situe l'engagement de Prévost dans le contexte littéraire. On sait que si Prévost, mort au combat, a été célébré comme un héros, cette figure du résistant, bien qu'elle soit juste, a malheureusement longtemps éclipsé celle de l'écrivain. De son côté, Catherine Helbert fait le point sur les nombreux articles publiés par Prévost dans *Marianne*,

hebdomadaire que Gaston Gallimard avait fondé en 1932 pour concurrencer la presse de droite, notamment *Gringoire*. Enfin, Mireille Brangé étudie les recensions cinématographiques de Prévost dans la NRF, où il apparaît que le premier critère qui sert à l'écrivain pour juger un film est le « plaisir » ; si le mot lui convient à merveille, on peut s'étonner que l'essayiste, si attentif aux mécanismes de la création chez les écrivains qu'il admire, ne se soit pas intéressé à la technique et à la réalisation des films.

Les textes de la seconde partie abordent divers aspects de la posture littéraire de Prévost. Sont examinées les préfaces de l'auteur à ses propres ouvrages ou à ceux d'autres auteurs (par Mireille Hilsun), ses relations avec des écrivains qui l'ont marqué tôt et durablement : Stendhal (par Lucien Lefebvre), Charles Baudelaire (par Laurence Richer) et Paul Valéry (par Michel Jarrety). Quant à William Marx, il nous présente avec raison un Prévost « théoricien de la littérature », dont la thèse sur Stendhal, soutenue en 1942, rompait avec la pratique des études historiques et annonçait par là l'émergence, dans les années 1960, de la critique formaliste.

Dans l'ensemble, ce *Jean Prévost aux avant-postes* est remarquablement équilibré non seulement entre deux parties d'un intérêt égal, mais au sein même de chacune des parties, où l'essentiel a été judicieusement couvert. Ne manquerait en somme qu'une partie sur « Prévost romancier » : souhaitons que ce soit là l'objet d'un prochain colloque. ■

François Ouellet